

DE GAULLE
LA FABRIQUE DU HÉROS

CATHERINE CLÉMENT

DE GAULLE

La Fabrique du héros



VOIR DE PRÈS

© Tohu-Bohu Édition, 2017

© 2018, Voir de près pour la présente édition

Tous droits de traduction, d'adaptation
et de reproduction réservés pour tous pays.

ISBN 978-2-37828-201-1

VOIR DE PRÈS
www.voir-de-pres.fr

Préface

LA FABRIQUE DU HÉROS

J'ai commencé par le détester. Le 28 mai 1958, Pierre Mendès France et François Mitterrand appelèrent la gauche à manifester contre le « coup d'État du Général », rappelé au pouvoir par les militaires en pleine guerre d'Algérie. J'y étais. J'ai chanté joyeusement « Adieu de Gaulle, adieu » en mai 68 dans la cour de la Sorbonne. Et voilà que je cherche à comprendre ce héros singulier dont se réclament aujourd'hui la droite, la gauche, le centre et jusqu'à l'extrême droite, ce grand diable en képi, sauveur de la patrie qui semble devenu l'équivalent de Jeanne d'Arc...

Pourquoi, à dix-sept ans, avoir manifesté contre le Général ? Née au début d'une guerre mondiale, ma génération atteignit l'âge adulte sous la menace d'une autre guerre, tout ce qu'il y a de plus coloniale. Les étudiants « fana-mili » se situaient à l'extrême droite, la guerre était injuste, le peuple algérien avait droit à son indépendance, j'étais sottement antimilitariste, de Gaulle était un général putschiste, affaire réglée, je votais contre.

Il m'aura fallu plus de soixante ans pour surmonter ce réflexe archaïque. Et sans doute fallait-il que la globalisation tourneboule dangereusement tous les pays du monde pour que j'accède à cette vérité simple : Charles de Gaulle n'était pas un nationaliste

buté. Tel que je le devine, le général contre lequel je me suis tant battue est un homme romantique et rusé, idéaliste et pragmatique, un rêveur qui n'a cessé de vouloir réparer « la France ».

« La France », entre guillemets ? Oui, parce que la France était son idée personnelle. Elle lui appartenait et elle n'était qu'à lui, il l'écrit très bien en commençant ses *Mémoires de guerre*. « Toute ma vie, je me suis fait une certaine idée de la France. Le sentiment me l'inspire aussi bien que la raison. Ce qu'il y a en moi d'affectif imagine naturellement la France, telle une princesse des contes ou la madone aux fresques des murs, comme vouée à une destinée éminente et exceptionnelle... S'il advient que la médiocrité marque, pourtant, ses

faits et gestes, j'en éprouve la sensation d'une absurde anomalie, imputable aux fautes des Français, non au génie de la patrie. »

D'entrée, la chose est claire : le Général sépare « la France », jeune fille au front génial, et ces abrutis de Français. Distinction vexatoire ! Pour qui se prend-il à mettre tous les Français dans le même sac ? À le relire, je vois qu'il nous aime en vagues indistinctes dans lesquelles nous serions inclus toutes et tous, les foules, les masses, le peuple. « Ah ! C'est la mer ! » lâche-t-il émerveillé le 26 août 1944, quand, après avoir ranimé la flamme du Soldat inconnu sous l'Arc de triomphe, les Champs-Élysées s'ouvrent devant lui. « Une foule immense est massée de

part et d'autre de la chaussée. Peut-être deux millions d'âmes [...] Si loin que porte ma vue, ce n'est qu'une houle vivante, dans le soleil, sous le tricolore [...] Je vais donc, ému et tranquille, au milieu de l'exultation indicible de la foule, sous la tempête des voix qui font retentir mon nom, tâchant, à mesure, de poser mes regards sur chaque flot de cette marée, afin que la vue de tous ait pu entrer dans mes yeux, élevant et abaissant les bras pour répondre aux acclamations. »

Quand les Français sont « innombrables », ils se confondent tant qu'ils ne forment plus qu'un : « Ah, comme vous vous ressemblez ! » À l'état de foule, ils seront moins fautifs, ces Français si veules. Ils seront pardonnés

à une seule condition : en toutes petites vagues, ressembler à la mer.

Je sentais bien le mépris. Jusqu'au jour où, me remémorant la première phrase des *Mémoires de guerre*, j'ai entendu l'écho d'une autre première phrase, celle qui commence *La Recherche du temps perdu*, de Marcel Proust. « Longtemps je me suis couché de bonne heure / Toute ma vie, je me suis fait une certaine idée de la France »...

Rapprochement absurde ! Rien de commun entre l'écrivain réformé qui ne fit pas la guerre et son cadet de vingt ans, blessé, capturé, et qui, pendant la Grande Guerre, tenta cinq fois de s'évader du camp de l'ennemi. Rien de commun entre le sauveur du pays et

l'asthmatique décrivant le déclassement de l'aristocratie après 1918. Rien ? Peut-être bien que si. Les deux sont nés dans le monde d'hier, avec particules, domestiques et servantes, dans une bourgeoisie côtoyant la noblesse avec la dignité d'une classe sociale en marche.

Proust aura passé sa vie à se faire une idée d'une femme sublime, décevante de près. Cette longue silhouette qui porte dans *La Recherche* le nom sublime d'Oriane de Guermantes, l'enfant Proust la voit en reine Esther en robe jaune sur la tapisserie de l'église Saint-Hilaire à Combray, une Esther « de Guermantes » qu'aima un roi de France, une dame fière et diaphane, invaincue. Ainsi, le sensible Charles de Gaulle, dont il ne faut jamais méconnaître les affects, se

représente la France en princesse des contes ou en madone sur une fresque murale, une jeune fille pleine de grâce. Déçoit-elle de près ? Non, car elle est pure. La déception vient de ceux qui l'entourent, ces Français qui ne l'ont pas sauvée en 1940.

La vision de Proust et celle du Général surgissent toutes les deux d'une adolescence aisée de garçons au tournant du xx^e siècle, l'œil rivé sur la Guerre et la Femme idéale. Prière de ne pas s'approcher et de rester à genoux dans l'adoration. Mais en vrai, lorsque Marcel Proust aperçoit sa duchesse de rêve pour la première fois, elle a « un petit bouton au coin du nez ». Ce bouton enflammé équivaut à la faute des Français. Toute sa vie, Proust s'est

fait une certaine idée de la princesse des contes ; vue de près, il la trouve assez laide et cherche le salut dans le temps retrouvé.

Longtemps, Charles de Gaulle s'est figuré la France en jeune fille idéale ; vue de près, hélas, elle est infirme, il faut la réparer. Née en 1928, morte vingt ans plus tard dans les bras de son père, Anne de Gaulle était une jolie petite fille atteinte de la trisomie 21. Une « mongolienne », disait-on alors. De Gaulle l'appelait « ma joie » et il avait raison, tant ces enfants débordent d'amour et de caresses. Elle est l'une des figures de la France de son père, l'une des plus précieuses, comme l'aubépine chère à Marcel Proust, qui

ne fleurit qu'en rose et dans un seul arbuste « catholique et délicieux ».

Où Charles de Gaulle trouva-t-il le courage, à Londres et en exil, de lancer à travers les ondes l'idée que la guerre continuait ? Bientôt condamné à mort, déchu de sa nationalité, simple général de brigade à titre provisoire entièrement dépendant de Winston Churchill, voilà que, tout seul, il défie le chancelier Hitler en balançant sur la BBC un « On va gagner » irréal, mais c'est fou ! Sa mère était mourante, il ne la reverrait plus, il n'avait ni armée ni finances et, comme un oiseau noir aux ailes démesurées, il prenait le commandement de son armée fantôme... Comment a-t-il fait ? Je crois que je le sais. Avec sa femme Yvonne, il eut le même courage pour